

sance, une jouissance barbare, féroce, odieuse, si vous voulez, mais une jouissance certaine et puissante qui remuait mes fibres les plus secrètes. Hélas ! après les épreuves terribles que j'ai traversées, après l'épouvantable dénoûment de ma vie, à cette heure même où, méconnu, bafoué, insulté, je languis dans un cabanon de fou, je ne puis trouver d'autre consolation à ma peine que le rappel de mes jours passés.

Mor ! Dieu ! la partie facile de cette confession est achevée. . . . Comment vais-je faire pour venir ? . . .

Un jour vint bientôt où les jouissances platoniques dont j'assouvissais ma passion ne lui suffirent plus. Jusque-là une secrète pudeur et aussi le désir prudent de garder, selon le proverbe, mon pain blanc pour plus tard, m'avait empêché de pénétrer dans la chambre verte. Mais cette idée me torturait chaque soir et, certainement, si la clef avait été sur la porte, je n'aurais pas si longtemps résisté. Ayant conscience de l'effet que produisait sur moi la vue du château, de la grotte, de tous les lieux qui avaient assisté, témoins muets, à mon audacieuse victoire, je présentais ce que je devais éprouver en présence de son principal théâtre. . . . Un jour donc, je me jugeai suffisamment préparé, suffisamment "entraîné" par mes expériences antérieures pour pouvoir tenter la dernière épreuve, celle qu'en un mot je croyais devoir être décisive. Je descendis dans l'antichambre : là, dans un bahut se trouvait un trousseau de vieilles clefs rouillées. J'étais sûr d'en trouver une qui fit jouer la serrure de la chambre verte, car le château était vieux et l'art de la serrurerie moderne n'y avait pas pénétré. Je montai à la chambre du feu comte et, sans en ouvrir la porte, je me contentai de m'assurer du jeu des clefs. Je choisis la moins rouillée des quatre ou cinq qui s'adaptaient à la serrure et je remis au soir même ma première visite à la chambre du pendu.

De dix heures à minuit, je connus l'angoisse, l'angoisse torturante du doute. . . . Réussirai-je ? Réussirai-je enfin à soumettre mon être entier au désir tyrannique de ma volonté ? Réussirai-je à trouver, ne fût ce qu'un instant, les sensations réelles, palpables, "présentes" du passé, à rester inaccessible aux véritables impressions sensorielles, à supprimer l'existence du monde extérieur pour vivre "extérieurement" de ma vie intérieure ? . . .

. . . . Quand minuit sonna, je me dirigeai vers la chambre verte. Les quelques pas que je fis dans les ténèbres ranimèrent mon courage et ma foi. Cette marche prudente, anxieuse, à tâtons le long d'un mur humide ; cette marche silencieuse au point que mon cœur en ses battements me semblait résonner, sonna comme l'encelume sous l'écrasement continu des marteaux. . . . oui, oui ! . . . cette marche, c'était bien la même que "l'autre". Avec la même angoisse j'atteignis la porte, avec la même angoisse je tournai la clef. Mais les gonds grincèrent longuement et ce simple bruit suffit à me ramener à la réalité. — J'étais furieux !

Par une tension puissante de ma volonté je me contraindis à pénétrer avec épouvante dans la chambre du pendu. — Elle était froide comme un tombeau. — J'allumai une bougie et, lentement, m'efforçant toujours à la terreur, je jetai un regard circulaire dans la pièce maudite. Rien n'y avait été changé. Le secrétaire était là ; auprès de lui, le coffre-fort ; la table de travail devant la cheminée ; le lit dans son alcôve, en face de la fenêtre. — La fenêtre ! . . . Elle était fermée, j'allai l'ouvrir. Alors, la bougie se prit à vaciller, faisant des ombres bizarres au plafond, sur les murs. Je m'assis — me persuadant que je

tremblais — et je m'abîmai dans une contemplation fixe du lit. . .

Combien de temps restai-je ainsi ? . . . tout à coup je me levai dans un brusque sursaut, les bras crispés, l'œil hagard, les cheveux hérissés ! . . . Il y avait quelqu'un dans le lit ! . . . quelqu'un ? — Oui, je venais de le voir. . . . Une forme humaine se dessinait vaguement dans l'ombre mystérieuse des rideaux ! . . . Et cette forme remuait, elle respirait, elle vivait ! — Un délire de joie m'envahit. — Et voici, qu'à l'instant même, la terrible symphonie de la tempête s'éleva, immense dans la nuit. . . . Le vent reprenait ses lamentations défilantes ; la pluie, son crépitement monotone ; la foudre, sa cadence formidable. Une idée étrange, assouvissant ma passion d'une volupté féroce, se fixa dans mon esprit surmené : J'avais "rêvé" l'assassinat du comte, rien n'était fait, tout était à faire, j'allais le faire. . . . je le faisais ! . . .

D'un pas lent, automatique, je m'approchai du lit, moi-même, comme je soulevais les rideaux, jetant autour de moi le regard soupçonneux de l'assassin, j'étouffais un cri d'horreur. . . . A la fenêtre, se balançant au vent, le comte de Maleplaine était pendu ! — il me regardait ! Et pourtant il était couché dans son lit ; la forme humaine se percevait toujours. La vision était double, je voulus la fuir, sentant ma raison s'égarer. Mais dans ma fuite, je trébuchai et je tombai sur un cadavre. Le comte ! . . . encore ! . . . Le hideux pendu était partout ! . . .

Comment fis-je pour courir à la fenêtre, pour en ouvrir tout grands les volets ? . . . La nuit était plongée dans un calme profond : pas un nuage pour voiler la lune qui glissait dans l'azur laiteux ; pas un bruit sinon le murmure des feuilles sous les baisers de la brise. . .

Le jour se fit immédiatement en moi, je compris tout et une grande joie me gonfla le cœur. J'avais donc réussi. Je venais d'être le jouet d'une hallucination et d'une hallucination presque volontaire ! Pour m'en procurer d'autres, les conduire, les diriger, il n'y avait qu'un pas à faire et, dans ce but, je me mis à étudier attentivement la nature de celle dont j'avais été la proie.

J'étais, à vrai dire, dans une excellente disposition. Mes souvenirs que depuis nombre d'années j'évoquais avec tant de persistance, mon imagination tendue sans cesse vers une contemplation unique, surexcitée encore par mon habitation au château, me mettaient en cet état où les "images" s'imposant de leur plein gré, renversaient momentanément l'ordre des facultés et annihilent facilement les impressions réelles pour en prendre la place. J'étais apte à "réaliser" des rêves, non seulement à les marcher, à les parler comme les somnambules, mais encore à les "vivre".

Dans une telle prédisposition d'esprit, il suffit de la plus légère circonstance pour déterminer l'hallucination. C'était cette circonstance que je cherchai et que je trouvai tout de suite. Deux oreillers, rendus indistincts par l'ombre épaisse des rideaux, étaient posés sur le lit du comte. La lueur vacillante de la bougie, les éclairant vaguement, faisait au fond de l'alcôve des ombres portées qui dansaient avec la lumière. On connaît les phénomènes si étranges des illusions d'optique — bien des apparitions de saints, de saintes, de fantômes s'expliquent scientifiquement par elles — et je ne m'étonnai pas que la fixité de mon regard sur cette forme vague qui semblait bouger sous l'action de la lumière, jointe à la surexcitation de mon imagination, eût déterminé dans mon esprit l'apparition subite du comte ; la solidarité intime des sens expliquait l'orage ainsi que le cadavre étendu

erre. Il é
ne cause é
ussir à m
Vous voy
ne m'ap
alluciné s
ous défenc
our m'env
ntairemen
ritais me
vo de ces
-terminaie
ne idée
lligence el
els vous
te brète,
maladie.
Je n'eus q
ont je vou
roite ligne.
Étant dor
rait seule
ouvais, par
andre ; je c
er un moy
us l'appar
s chances
ops humai
ent je dev
Huit jour
e sais trop
our propos
ussitôt ne
ême mise i
A Paris, j
endant deu
exte. Le s
grande cais
nombre. J
enait un ma
en conditio
s peintres.
ne longue l
e Maleplai
suite couc
erte et, san
ait de trop
upe, je m'e
emain, je r
nfants que
our cherche
rétextée.
Nous restâ
âmes tous
remière épi
une corde,
ne certaine
ne je l'avais
gure, ensui
omme élar
membres, je
un lieu d'a
rideaux, je
pûtes ; les d
erre. De ce
e mannequin